

Radicalement utopique

Depuis une trentaine d'années, le Chaux-de-Fonnier Maurice Favre fait rimer radical avec original. Telle n'est pas sa moindre utopie

C'est un monsieur d'apparence très digne, mince comme un fil, et le nœud pap' toujours au milieu du col. Avocat et notaire depuis 1948, président du parti radical neuchâtelois de 1954 à 1967, ex-membre du comité directeur du parti radical suisse, député pendant trente ans: tout ce qu'il faut pour faire un notable. D'ailleurs, il ne s'en cache pas: «Je suis un bon radical, fier de tous les apports du parti au pays.»

Tout pourrait être dit. Mais il se trouve que cet homme en retraite politique depuis une dizaine d'années est resté si radicalement radical que ses chères idées — récemment développées au Club 44 de La Chaux-de-Fonds — n'ont pas fini de faire froncer les sourcils. Figure de proue de la lutte pour la libéralisation de l'avortement au début des années 70, il prône aujourd'hui de changer tout, et d'abord nos habitudes. Il ne croit pas plus aujourd'hui qu'hier à l'action des gouvernements pour le changement radical qu'il appelle de ses vœux. S'il l'avait voulu, Maurice Favre serait probablement devenu conseiller d'Etat. Proche du pouvoir, il a cependant préféré le taquiner sur son banc de parlementaire, au risque d'ébranler des amitiés.

Schizophrénie

«J'aurais dû abandonner toute réflexion politique et devenir une espèce de marionnette, assure-t-il avec le plus grand sérieux. Plus on est éloigné du pouvoir, meilleures sont les chances d'en approcher. A la fin de mon activité politique, j'en suis arrivé à la conclusion qu'un pays n'est pas dirigé par les gouvernants, mais par ses habitudes, bonnes ou mauvaises. Les gouvernants ont la même incapacité que les gouvernés à modifier leurs habitudes. Gouverner, c'est être condamné à gérer. Malgré son pouvoir, le Pharaon ne pouvait introduire certaines réformes sans courir le risque d'être assassiné. Le pouvoir dont l'humanité a besoin, c'est l'imagination, car c'est par l'imagination qu'on parvient à changer les habitudes. L'imagination permet de critiquer ce qui est et de chercher ce qui n'existe pas encore. Dans mon activité politique, j'ai dû me plier à des règles et des habitudes de parti et, d'un autre côté, je me suis payé le luxe (accordé pour services rendus) d'avoir des idées et des attitudes qui déconcertaient les gens de mon parti, et même la plupart des politiciens. Il y avait là une schizophrénie. Si l'on veut être original, poser les questions justes, on ne peut éviter cette schizophrénie dans un parti influent. Personne ne veut d'une réflexion fon-

damentale sur le terrain politique.» Maurice Favre croit que le paradis est à portée d'intelligence et de sentiment. «Le mal essentiel s'appelle surpopulation, ne se lasse-t-il pas de répéter. C'est l'évidence: tout le monde le sait, mais très peu en parlent. Est-ce un but en soi d'avoir une population nombreuse? Ou serait-ce un moyen de rendre cette population heureuse? Il faut examiner cette question dont dépend notre survie. Si c'est un but en soi de

croître et de multiplier, le prix de notre salut, il faut pousser tant qu'on peut, et continuer, quitte à tous disparaître sur une planète morte. Si cela paraît absurde et que nous voulons bien considérer la densité de la population non comme un but, mais comme un moyen, tentons alors de définir une densité optimale pour que tous les hommes mangent et soient heureux. Je ne veux tuer personne, je demande seulement qu'on ait ce genre d'idéal présent à l'esprit et

qu'on cesse de se réjouir chaque fois que la population augmente dans nos contrées, et de se lamenter quand elle diminue.

»C'est aux pays riches de donner l'exemple. Aussi, je prône une Suisse de un million d'habitants. Comment? Aucune mesure coercitive. En une ou deux générations, cela devrait se produire par un simple instinct d'autorégulation. Je voudrais seulement qu'on ne combatte pas cet instinct de survie avec des idéaux stupides dont l'ultime accomplissement ne peut que se traduire par une planète rendue inhabitable. Sans cette prise de conscience-là, il n'y a pas de discours écologique sérieux.»

Nu au paradis

Divisez donc la population mondiale par six et vous avez de bonnes chances d'obtenir le paradis favresque. Tous les hommes couleraient des jours heureux dans une nature régénérée, n'étouffant plus sous le poids d'une industrie ramenée à des proportions compatibles avec la santé de la planète et judicieusement répartie sur les cinq continents. Les progrès technologiques ne ralentiraient pas, créativité et imagination vivraient un âge d'or. Contrôlée par le sentiment et l'expérience, l'imagination prendrait vraiment le pouvoir.

»Les Eglises ont placé si haut l'amour de la création et du prochain qu'il est devenu impraticable. Nul besoin d'être un saint pour faire un usage positif du sentiment qui nous attache aux gens et aux éléments de notre milieu considérés pour eux-mêmes, et non pas en fonction de l'utilité qu'ils représentent pour satisfaire nos appétits naturels.» Dans le paradis favresque, on vivrait souvent nu, on ferait du sport et l'on aimerait les arts. Les peuples communiqueraient probablement en espéranto.

Ce «bon radical» défendait des idées semblables en 1983, lorsqu'il brigait un siège au Conseil des Etats. Ses utopies radicales n'ont jamais été très populaires. En attendant l'avènement d'un monde meilleur qu'il

ne verra pas, Maurice Favre cherche encore son paradis dans les sports et le mouvement. A bientôt 70 ans, quand il ne plaide pas, Maurice Favre vogue sur sa planche à voile, s'élance avec son parapente ou sur ses skis. Il laisse parfois tomber les habits et le nœud pap' pour vivre nu le temps des vacances.

Nullement rebuté par l'apprentissage, il prend même des cours pour apprendre à jongler. **Propos recueillis par Jean-Bernard Vuilleme**



Notable neuchâtelois, ancien président d'un parti aux idées devenues conformistes et, en même temps, fou du roi et utopiste, Maurice Favre connaît l'art de jongler... Photo Pierre Bohrer